

Bernard Pozier, Jean Charlebois, Denis Samson

Jacques Paquin

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2005). Compte rendu de [Bernard Pozier, Jean Charlebois, Denis Samson]. *Lettres québécoises*, (118), 46–47.

Bernard Pozier, *Naître et vivre et mourir*,
Trois-Rivières, Écris des Forges, 2003, 80 p., 10 \$.

Écrire comme on peint

Bernard Pozier cherche à rendre, par petites retouches, les passions qui l'habitent.

Dans la section « Les vrais trajets » tirée de son plus récent recueil, Bernard Pozier affiche ses quatre passions, dans l'ordre : le sport (en particulier le hockey), la musique, l'écriture et l'amour. Mais c'est lorsqu'il imagine les lieux de sa mort que le poète affiche une cinquième passion, tout aussi importante que les autres : le voyage. Le mot « passion » n'est pas banal chez le poète, qui a extrait ce vers pour titrer en quelque sorte la quatrième de couverture :

*Que sont
ta vie
ma vie
l'amour
la mort
le bonheur
la douleur
l'écriture
la poésie
à travers les détours périlleux des langues
et en dépit d'eux
les passions qui sont tout
et tout le reste qui n'est qui n'est qu'un peu ?* (p. 34)

UN POÈTE EXOTIQUE

L'intitulé *Naître et vivre et mourir* annonce un programme, aussi ambitieux que la grande question du peintre Gauguin : « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? » Les lecteurs qui s'attendent à lire une poésie qui embrasse de grandes questions métaphysiques seront déçus. Le poète et directeur littéraire des Écrits des Forges a plutôt choisi d'inscrire ces grandes données de l'existence dans des lieux qu'il connaît bien, la France (lieu d'origine), Trois-Rivières (lieu de naissance à la littérature), et surtout le Mexique, qui semble être devenu, au fil des ans, comme pour Claude Beausoleil, une seconde patrie, une terre d'adoption sur le plan affectif et une terre d'écriture grâce aux échanges nombreux entre les poètes des Écrits des Forges et les poètes mexicains. La deuxième section (« Messages mexicains ») est la plus substantielle en nombre de pages. Très habilement, elle s'ouvre sur la migration des monarques pour se clore sur le poème « Coucher de soleil sous l'aile ». Ce sont donc des poèmes de voyage dont la principale qualité est la sobriété, le souci de nommer sans jamais s'appesantir



sur un détail. Le style énumératif convient bien à ces impressions recueillies sur papier à mi-chemin entre l'ici et l'ailleurs. Dans le recueil *Les pyramides du cœur* (1999), certains poèmes avaient été écrits à partir de tableaux ; dans celui-ci, le poète cherche à rendre les lieux à la manière du peintre, ce qui donne de très jolies choses, notamment :

*De bleu de rose
d'ocre et de jaune*

*les maisonnettes
au soleil
grimpent
une à une
les collines
et leurs lumières
à la fraîcheur du soir
ferment
tour à tour
leurs paupières* (p. 41)

J'ai évoqué plus haut la passion commune de Pozier et Beausoleil pour le Mexique. Elle se complète par un sentiment d'appartenance à la communauté des poètes de toutes les cultures. L'une des voies d'accès privilégiées, c'est la traduction, l'un des thèmes majeurs du recueil : « Nous sommes

venus ici pour que nos poèmes traversent les langues. » (p. 58) Bon, tout ne m'a pas plu dans ce dernier recueil, je préfère le poète descriptif au poète lyrique, même lorsqu'il évoque la condition d'un peuple opprimé (« Mille et une nuits »). J'ai toujours senti que Bernard Pozier était plus crédible dans l'observation, qui donne des poèmes plus concentrés, que dans les grandes envolées où dominent les bons sentiments. Et la « vie », qui semble dotée d'une forte charge poétique, ne produit aucune résonance chez moi, particulièrement lorsqu'on souligne à gros traits le *happy ending* du poème : « ce pourquoi existent / et la poésie et la vie » (p. 58). C'est quand il ne cherche pas à être profond que Bernard Pozier est à son meilleur. Et c'est ce qu'il fait très bien dans une grande partie de ce recueil.

Jean Charlebois, *Blancbleubrunjaunenoirorangerrougevert*, Montréal, Lanctôt, 2004, 204 p., 18,95 \$.

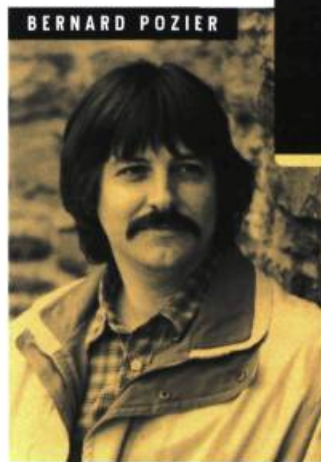
Peindre avec les mots

Jean Charlebois substitue à l'incapacité des mots ce que Paul-Marie Lapointe appellerait des « tableaux de l'amoureuse ».

Il y avait déjà plusieurs années que je n'avais eu le plaisir de fréquenter la poésie de Jean Charlebois. Celui qui a été l'un des pionniers des Éditions du Noroît a diversifié ses lieux de publication au cours des années quatre-vingt-dix, en profitant de la coédition avec l'Hexagone et une maison française. Mais ces dernières années, Charlebois s'est attaché à Lanctôt éditeur, pour des proses et pour un livre illustré.

L'AMOUR Y A QU'ÇA ! (Y A QU'ÇA ?)

Avec Blancbleubrunjaunenoirorangerrougevert, (le poète doit se bidonner chaque fois qu'on cite son recueil!), l'auteur de *Cœurps* publie un recueil qualifié par le poète



JEAN CHARLEBOIS



de « livre d'images couleur / en situations et en mots de tous les jours ». C'est tout à son honneur, il a même pris soin de composer, sous forme de dialogues entre les couleurs, le texte de la quatrième de couverture. Ce pavé de près de 200 pages se divise, sans surprise, selon les couleurs énumérées dans le titre, par ordre alphabétique. Fortement influencée par des réminiscences rimbal-diennes (« Le sonnet des voyelles »), surréalistes et cubistes, l'écriture de Charlebois se conçoit comme une manière de peindre avec les mots. Des

tableaux, en fait, mais qui offrent plusieurs pages d'une longue coulée de mots, écrites seulement pour le simple plaisir de laisser s'épancher la boulimie verbale qui le caractérise. L'amour de la femme comme celui des mots (c'est très surréaliste, ça) occupe toute la place avec une fraîcheur telle qu'on oublie que notre poète a atteint les soixante ans bien sonnés. On ne pourrait sans doute pas lui reprocher sa virtuosité, mais plusieurs centaines de pages adressées presque exclusivement à une femme, ça finit par faire en sorte que le lecteur se sent un peu de trop. On a l'impression de lire des lettres intimes. Le poète s'écrit donc le corps de l'autre, la femme, principale destinataire. Et le lecteur, dans tout ça? Eh

bien, il lit, il peut éprouver, mais il reste en dehors du coup. À moins d'être une lectrice, sans doute: « je ne me parle pour ainsi dire que de toi » (p. 54) Ou encore: « je peux t'écrire sans te parler / souvent je te parle tout seul mais / je cours m'écrire tes mains tes yeux tes seins / pour rester en vie rester rester en vie » (p. 100). Cet amour est si absolu et si irrémédiablement lié à l'écriture qu'il laisse à lire les qualités de ses défauts: il force l'admiration, mais la lyrique amoureuse conduit au ressassement. Il y a, fort heureusement, d'autres destinataires, convoqués sous forme d'adresse de courriel où le nom du poète se mêle à son interlocuteur: Éluard, Baudelaire, Brault, Saint-John Perse, Bernard Noël, Alexis Lefrançois, André Brochu, Gaston Miron forment des haltes bienvenues dans la longue litanie amoureuse du recueil. Par exemple, cet hommage posthume à Roland Giguère, dont le titre fait sourire: « Érable à Giguère ». J'ai été surpris de ne pas voir le nom de Paul-Marie Lapointe qui aurait trouvé sa place dans la couleur rouge. En somme, malgré la palette annoncée, un recueil que j'ai trouvé trop uniforme, malgré, ici et là, l'incursion d'une inquiétude ou même d'une critique sociale (« Malboro » est un poème qui critique l'Amérique républicaine). Et lorsque la mort est évoquée — « je me répète que je suis vieux comme un vieil homme » (p. 90) —, elle reste le plus souvent occultée par l'écriture, sauf à la toute fin, où elle rattrape celui qui nous apparaissait jusque-là comme un éternel optimiste:

*Je ne veux pas finir tout seul en moi défeuillé
le regard debout au beau milieu de la place
dans un présent inanimé comme un corps inerte* (p. 199)

Denis Samson, *Les territoires de l'ombre*,
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles,
2004, 72 p., 14,95 \$.

La ville, c'est la mort

Denis Samson traque
« le territoire de sa peau au delà de sa trace. »

DENIS SAMSON

LES TERRITOIRES DE L'OMBRE

POÈMES



La ville ne fait pas bonne figure dans le paysage de Denis Samson, plus à l'aise dans des espaces comme le chalet ou la cabane, où les saisons, celles de la chasse et de la pêche (un poème s'intitule « Poulamons »), un lac, la nuit, une pièce dénudée composent un territoire dominé par la nature. Si le mot n'était pas tant galvaudé, on pourrait parler volontiers de poésie du terroir, sans préjudice de ce parti pris. C'est que les ombres qui habitent le recueil ne sont jamais aussi terribles que dans la ville où le père et la mère agonisent dans un hôpital. « La ville est un hôpital qui gémit » (p. 30), écrit le poète. Samson a écrit un recueil pas mauvais du tout, qui donne de beaux vers à lire: « Quand

la bière fait son testament / le cœur / tatoué sur la bouteille se consume. » (p. 52)

Le recueil souffre en revanche d'un certain nombre de défauts: des coquetteries typographiques (est-ce bien nécessaire ce long trait à la fin de certains vers?); ensuite, pourquoi maintenir la ponctuation en bout de vers:

*mon premier me regarde une dernière fois, à la fin,
globules de lumière qui éclatent
et se figent
dans mes yeux.* (p. 65)

Enfin, il est toujours navrant de constater l'usage répété des mêmes vocables. Tout est « froissé », il y a beaucoup d'« insomnie », de « fumée » et de « sacrifice » dans ce recueil. N'est-il pas dommage qu'on puisse ainsi le réduire à partir de ses redites? Sinon, il y a sans contredit du chien dans ces textes faits d'un « peu de vin un peu de larmes » (p. 66).

Visitez le site
des éditions Fides
www.editionsfides.com